Jean-Claude Grumberg

Mon père. Inventaire

suivi de

Une leçon de savoir-vivre

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

ISBN 2-02-059643-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour un ex-apprenti tailleur désireux d'honorer la mémoire d'un père ex-tailleur pour hommes et dames, livrer un ouvrage si décousu frise l'indécence. Il est vrai que, de l'avis même des nombreux patrons – dix-huit en quatre ans – chez qui j'ai tenté d'apprendre le métier, je parlais trop en bougeant les mains afin de faire rire mes voisins pour être capable de coudre droit ou de réaliser une belle poche passepoilée. Enfin, je me dis qu'il y a désormais toutes sortes de costumes. Si du temps de mon père, et même du mien, la mode était stricte et classique, aujourd'hui chacun chacune peut se vêtir comme il l'entend.

J'ai donc en toute inconscience coupé, réglé et monté un costume d'Arlequin, nom noble qu'on donne aux pelisses usées et trop ravaudées, costume cousu de gros fil blanc diront certains, avec acharnement et passion en tout cas, avec le même respect et le même amour que j'ai mis à confectionner une veste pour ma mère qu'elle a eu le courage insensé de porter pendant des années.

Oui, pendant ces travaux d'inventaire, tout en taillant et retaillant dans la fragile étoffe qui s'effiloche si vite, j'ai laissé venir à moi bien des souvenirs d'enfance, d'adolescence et, pourquoi le cacher, du troisième âge aussi. J'ai même rédigé en guise de note de lecture une sorte de conférence consacrée à la haine criminelle coiffée du chapeau de la médecine et de

Extrait de la publication

la science que j'ai intitulée *Une leçon de savoir-vivre*. Titre qui aurait parfaitement convenu à l'ensemble de l'ouvrage si je n'avais pas fait le choix préalable de *Mon père. Inventaire*. Cette *Leçon* que vous trouverez en fin de volume, ce collage de textes ignobles, m'a paru un autre chemin – toujours l'arlequinade – pour évoquer et honorer la mémoire de mon père.

Mai 2003

Extrait de la publication

Mon père

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mon père

Pour Olga
et le nouveau Zacharie

Mon père…

Ainsi m'aura-t-il fallu près de soixante ans avant que « mon père » vienne sous ma plume. « Mon père » une fois tracé noir sur blanc provoque en moi un bizarre étonnement. Aujourd'hui, pour cause de centenaire et en guise d'inventaire, je vais tenter de récapituler par écrit tout ce que je sais ou crois savoir sur mon père.

Zacharie Grumberg est né le 17 décembre 1898 à Galatz, Roumanie, des œuvres de Naphtali et Faïghé. J'affirme cela avec certitude car j'ai sous les yeux le livret de famille remis le 30 août 1934 – mairie du 18e, Paris – à la nouvelle famille Grumberg, composée de mon futur père et de ma future mère. Il y est précisé que Zacharie Grumberg était tailleur de profession. En examinant cette première page je peux également lire l'état civil de ma mère. « Ma mère » me vient spontanément. « Ma mère » m'est proche, familier, nécessaire, autant que « mon père » m'est étranger ; oui, « ma mère », j'aime à l'écrire, à le lire, à le dire, à le redire.

Continuons. Le nom de jeune fille de ma mère est, toujours selon ce livret de famille, Hatz avec un H, or toute la famille de ma mère se nommait Katz avec un K.

Extrait de la publication

Ce serait donc sous un faux nom – déjà – que ma mère aurait vécu. Hatz dans une famille Katz, jusqu'à ce 30 août 1934 où mademoiselle Hatz Suzanne devint madame Suzanne Grumberg née à Paris 12e le 12 janvier 1907 de Baruch Katz et de Dina Zwerdling. Je note au passage que le prénom de la mère de mon père, Faïghé, n'est suivi d'aucun patronyme. Comment s'appelait mademoiselle Faïghé de son nom de jeune fille ?

En ce 30 août 1934 ma mère était sans profession. Contrat de mariage, néant. Suivent les signatures des jeunes mariés. Celle de mon père plutôt élégante et d'un trait ferme, ce qui tendrait à prouver qu'il écrivait et donc lisait le français couramment. La signature de l'épouse par contre est plus laborieuse. Ma mère a tracé Suzanne à gros traits, mais son peu d'expérience en Grumberg l'a trompée, elle tasse son tout nouveau nom dans un tout petit espace en bord de page. De plus, elle s'y est visiblement prise à deux fois. Le tout fait penser aux gribouillages appliqués d'un enfant qui commence à peine à lire et à écrire.

Je tourne la page du livret et je lis : Grumberg Zacharie décédé le 2 mars 1943 à Drancy, transcrit à Paris 10e le 9 octobre 1950. L'inscription de dessous plus récente me rappelle que Suzanne née Hatz est décédée le 23 novembre 1983 à Saint-Maur, Val-de-Marne. Sur la page de droite, à la rubrique enfants, Grumberg Maxime 13 juin 1935 Paris 10e adopté par la Nation – c'est un tampon qui le dit – précède Grumberg Jean-Claude 26 juillet 1939 Paris 10e également adopté par le tampon de la Nation.

Revenons un instant sur la mention « décédé à Drancy », qui, bien qu'admirablement calligraphiée par la plume sergent-major d'un employé de mairie officier d'état civil dûment mandaté par la République française, est un faux. Je sais par d'autres sources que mon père a été déporté, qu'il est parti de Drancy le 2 mars 1943 en direction de Lublin-

Maïdanek, en fait à destination d'Auschwitz-Birkenau. À Drancy mon père retrouva Naphtali, son père, aveugle.

Grâce à l'ouvrage de Serge Klarsfeld j'ai appris – puis-je dire avec soulagement ? – que le père et le fils ne sont pas partis dans le même convoi et donc que Zacharie n'a pas vu mourir Naphtali dans le wagon à bestiaux. Rien n'étaye cette thèse de la mort de mon grand-père pendant le transport, sinon la logique et – pourquoi pas ? – une forme d'espérance. En tout cas il convient, puisqu'il s'agit ici d'inventorier à l'occasion du centenaire de la naissance de mon père et que cela n'arrive pas tous les jours, de s'attarder un peu sur l'arrestation du père de mon père.

Naphtali avait dû perdre peu à peu la vue – trop de travail au noir ? – disons plutôt double cataracte précoce suivie de problèmes de vitré et de macula compliqués par un glaucome. Tout ceci n'étant que pure spéculation de la part d'un amateur nouvel abonné aux Quinze-Vingts et qui pour l'instant n'est que borgne. Quoi qu'il en soit il était en 1942 devenu totalement aveugle et, quand les flics vinrent le rafler, ils le trouvèrent au lit en compagnie de Faïghé son épouse. Celle-ci à l'irruption de la maréchaussée eut – en tout cas ma mère me le relata ainsi – une diarrhée abondante. Les flics zélés mais conscients cependant de la dignité de leur fonction et de la noblesse de leur tâche de maintien de la paix décidèrent de ne prélever que l'aveugle et de laisser dans sa merde la chieuse au lit. Ainsi Faïghé mourut quelque temps après, chez elle, échappant aux foudres de la loi. Ma mère s'occupa de ses obsèques. L'aveugle posait un problème technique : il ne descendait pas les escaliers assez vite. Les flics obligeamment – les policiers sont de braves gens – le portèrent vite fait bien fait, et ainsi à Drancy Zacharie retrouva Naphtali.

Extrait de la publication

*

Je vais aborder maintenant ce que je crois savoir sur mon père. Par exemple qu'il fut engagé volontaire et qu'il se retrouva, m'a-t-on dit, à Bordeaux au moment de l'Armistice, sans uniforme et sans arme. Il serait même remonté de Bordeaux à Paris à pied.

Mais peut-être serait-il plus judicieux de suivre la chronologie. Je sais ou crois savoir qu'ils sont arrivés, Naphtali, Faïghé, Zacharie, Léon son frère et leur sœur, de Galatz à Paris quelques années avant la Première Guerre mondiale, fuyant la misère et la précarité.

Mon père devait avoir onze douze ans. Scolarisé il se trouva un jour à la récré dos au mur face à ses petits condisciples apprentis xénophobes parisiens et il dut sortir un petit canif pour se dégager. Je ne sais pas s'il parlait le français avec accent ou non, je sais par contre que, même après son mariage, il continuait à parler roumain avec ses amis, ce qui irritait fort ma mère. Je ne sais pas si mon père parlait yiddish, ni Naphtali et Faïghé. Je pense que oui.

Ma mère n'aimait pas les Roumains. Pourtant, en bonne épouse, elle s'était mise à confectionner un plat typiquement roumain, l'aubergine hachée, désignée aussi sous l'appellation pompeuse de caviar d'aubergine, et qu'à la maison on nommait *petlégélé*. Vous prenez une belle aubergine, vous la passez à la flamme sur le gaz sans vous brûler, lorsque la peau devient noire et cramée, vous la grattez puis vous hachez, huilez, aillez, oignonisez, persillez, puis vous dégustez. Le tout doit laisser un arrière-goût de brûlé. Ce qui me vient de mon père, héritage direct disons, c'est cet arrière-goût de brûlé de l'aubergine noircie au gaz.

Pourquoi ma mère n'aimait pas les Roumains ? J'ai fini par comprendre que dans la famille Hatz-Katz on n'aimait pas

grand-monde. Même les Katz ne s'aimaient pas entre eux. Plus largement, disons que les *Galicianers* – les parents de ma mère, Baruch et Dina, venaient de Brody, ville austro-hongroise avant 14, polonaise après 18 (dans quel pays se trouve aujourd'hui Brody, je serais bien incapable de vous le dire… Sachez seulement que la mère de Sigmund Freud est également originaire de Brody) –, donc, c'est un fait avéré, les *Galicianers* n'aimaient pas les *Roumainichs* et inversement.

Je parle bien entendu des juifs, les autres… c'est déjà assez compliqué comme ça, non ? Pour être juste, les Galiciens et les Roumains étaient également méprisés par les Polacks. Ne disons rien bien sûr de l'attitude des israélites de France à l'égard de tous ces youpins fraîchement débarqués de l'Est.

En fait ma mère n'aimait pas les amis roumains de mon père parce qu'ils jouaient aux cartes et aux petits chevaux. Mon père était joueur, oui. Là il me faut détailler un épisode assez tortueux que ma mère m'a relaté à plusieurs reprises. L'un de ses oncles qui selon ma mère lui avait fait la cour et qu'elle aurait éconduit parce qu'il était son oncle, ou pour toute autre raison non précisée, lui aurait appris, par dépit sans doute, ce 30 août 1934, que son tout futur mari était un joueur. Ma mère aurait alors pensé que même si l'information était fondée, elle venait trop tard. Je lui ai demandé ce qu'elle aurait fait si cet oncle lui avait parlé disons quelques semaines avant le mariage. Elle ne se serait pas mariée, bien sûr, me répondit-elle dans un haussement d'épaules. Il convient maintenant de dire que ma mère me parlait très peu de mon père, et quand elle le faisait c'était rarement en termes exaltants pour un fils. Pour simplifier le tout nous étions fâchés avec le frère de mon père, Léon, seul survivant de la famille Grumberg de Galatz qui aurait pu m'en dire plus sur Zacharie, Naphtali, Faïghé, etc.

Pourquoi étions-nous fâchés ? Mon père aurait, juste avant ou au tout début de la guerre, brandi ses ciseaux de tailleur

Extrait de la publication

– 50 centimètres environ – en direction de Léon et de sa femme Titine. Tous deux, Titine et Léon, étaient aux dires de ma mère, de bien sinistres personnages. mais c'est une autre histoire. En tout cas, le canif, les ciseaux, je découvre là pour la première fois une piste pour expliquer le caractère légèrement emporté de mon frère et moi.

Reprenons la chronologie. Pendant les journées chaudes de février 1934, mon père serait allé voir les manifestations au risque d'être ramassé dans un contrôle de police et reconduit à la frontière. Quelle frontière ? Il est vrai qu'il ne vivait et travaillait en France que depuis une trentaine d'années.

Il faut préciser que ni Naphtali ni Zacharie n'avaient tenté la moindre démarche pour se faire naturaliser, ou au moins régulariser. J'ignore sous quel statut vivait la famille Grumberg avant le mariage de mon père. Quoi qu'il en soit, c'est en qualité d'étranger qu'il s'est engagé en 1940. Comment s'est-il trouvé incarcéré au camp de Royalieu près Compiègne en qualité de juif, comment en a-t-il été libéré ? J'ignore les détails, et combien de mois il y est resté. Ce que je sais, c'est qu'à la sortie du camp il était très confiant en l'avenir car – expliqua-t-il à ma mère – au camp il avait fait ami ami avec une foule de porteurs de costumes sur mesure, tous avocats, médecins, professeurs, momentanément empêchés d'exercer mais qui, il en était certain, une fois le calme revenu, deviendraient les clients à vie du tailleur sur mesure Zacharie Grumberg.

Mon père jusque-là travaillait en appartement. Il n'avait pas de clientèle, il était apiéceur. Il travaillait pour les autres, comme on dit. Mais c'était un bon tailleur, ma mère me l'a confirmé. Disons que cela ne s'est pas révélé héréditaire. Je fus mauvais tailleur et mauvais joueur aussi. Il n'y a que le couteau et les ciseaux… L'agressivité chez moi est cependant devenue plus verbale que physique.

Libéré de Compiègne, mon père eut à cœur de se mettre à jour question papiers, et lui qui avait vécu sans depuis son

arrivée de Roumanie se rendit dès sa sortie du camp de Compiègne au bureau de l'UGIF – Union générale des israélites de France. Il s'y fit inscrire. Dûment muni de papiers, juif enfin déclaré, répertorié, recensé, en règle enfin, il dut se sentir soulagé. De plus, comme on venait de le libérer d'un camp, il ne craignait pas trop d'être repris. On s'en sort, ce n'est pas la mer à boire… Quoi qu'il en soit cette mise en fiche d'une certaine façon lui aura été fatale. Lorsqu'on rafla les juifs roumains, la police n'eut qu'à relever leurs adresses au fichier central de l'UGIF. Conseil aux sans-papiers : il vaut mieux, autant que faire se peut, rester en marge des listes et autres recensements. Facile à dire après coup. Je pense que mon père, en bon père de famille, voulut au contraire se retrouver administrativement net.

Revenons un peu en arrière. C'est drôle comme je suis happé par ces années de guerre, ce n'est pas ainsi qu'on fait un bon inventaire. J'ai deux trois petites anecdotes plutôt sympathiques sur mon père et sa vie avant le mariage. L'un de mes cousins, fils de la sœur de mon père, disparue avec son mari en 1943, eux aussi « morts à Drancy », mon cousin donc, chez qui j'ai travaillé comme apprenti tailleur et à qui je rends ici hommage, m'a raconté que mon père – son oncle Zacharie – adorait lire les Pieds Nickelés. Mon père aurait-il été légèrement anar ? Cet amour des Pieds Nickelés en tout cas, lui, s'est révélé absolument héréditaire.

Une autre historiette : mes oncles, les frères Katz, faisaient à Noël des cadeaux à mon frère. Étais-je déjà né ? Quoi qu'il en soit, un jour de Noël 37 ou 38, mon père prit l'un des nombreux cadeaux de mon frère, un camion ou une voiture de pompiers, pour le donner au fils de l'un de ses amis roumains, désargenté et sans famille. Mon frère pleura beaucoup, ma mère cria. Mon père, lui, satisfait d'avoir fait régner un peu plus de justice en ce bas-monde, descendit sans doute au café pour rejoindre ses amis roumains fauchés et tapeurs de carton.

Toujours selon mon cousin, lorsqu'il venait manger chez sa sœur, il apportait une baguette, un bifteck et un camembert. Ayant englouti le tout il dégrafait son pantalon en grognant qu'à peine avait-il avalé la moindre bouchée, déjà il se sentait lourd.

Je n'ai aucun souvenir physique direct de mon père. Je ne sais comment était son regard, ni sa taille, ni sa corpulence, ni quel son avait sa voix.

Bien sûr il me reste quelques photos. Si je les regarde c'est le visage de mon frère que je vois. Il est vrai que lors de notre périple en zone libre mon frère, bien qu'âgé de huit ans, exerçait sur moi toute la puissance paternelle et maternelle en prime. Son visage a toujours reflété cette double responsabilité.

Il y a quelques années j'ai confié à un restaurateur de vieux papiers qui entoilait pour moi des affiches une photo de mon père. Une de ces photos en couleurs retouchées à la main, ainsi qu'une affiche représentant un Gaulois cassant les Tables de la Loi et ainsi libellée : « Willette candidat antisémite », affiche électorale au tournant du siècle précédent. Le restaurateur devait rafraîchir la photo passablement abîmée et entoiler l'affiche. Il advint que ce restaurateur déposa son bilan puis déménagea. Je fis de grands efforts pour récupérer l'affiche, mais lorsqu'il me dit qu'il avait égaré l'autre document – « la photo moche » –, je ne dis rien et ne fis aucun effort pour récupérer ce portrait. Peut-être avais-je besoin de le perdre enfin.

*

J'ai beau me torturer les méninges, je ne vois pas d'autres anecdotes ou historiettes pouvant éclaircir davantage le personnage. Je reste sec. Il faut donc maintenant examiner le chapitre sur lequel j'ai le plus – hélas – d'informations : la capture

Extrait de la publication

de Zacharie par les forces de l'ordre. En effet, tandis que les flics complaisants portaient Naphtali dans ses escaliers tortueux, d'autres non moins serviables frappaient du pied dans le bas de la porte de Zacharie.

Avant toute chose, essayons de nous mettre à sa place. Il sort de Compiègne. Il est soumis à des tas de restrictions particulières, outre les restrictions communes à l'ensemble des Français, il n'a plus le droit de circuler, de fréquenter les salles de spectacle, les cafés, les champs de courses – fonctionnaient-ils encore ? –, il peut travailler mais clandestinement, à ses risques et périls. À ce sujet ma mère a constaté que les quelques mois entre Compiègne et Drancy furent pour elle financièrement de bons mois. En effet, mon père travaille à domicile, ma mère livre et encaisse. C'est donc elle qui tient les cordons de la bourse pour la première fois dans la vie du couple, c'est elle qui donne de l'argent de poche à mon père, ce n'est plus le contraire.

Pourtant ma mère, consciente du danger – nous sommes juste après la rafle du Vél' d'Hiv' –, encourage mon père à passer en zone sud, qui n'est plus tout à fait libre mais qui semble rester un lieu de séjour moins exposé. Avec les quelques économies de ma mère, fruit du travail du couple – ma mère aide désormais mon père –, ils trouvent par une obscure filière des faux papiers et un passeur pour franchir la ligne de démarcation. Tout est payé d'avance, cher. Le jour du départ arrive, mon père hésite encore.

Longtemps j'ai pensé que Zacharie était un homme hésitant, incapable de prendre une décision et de s'y tenir, et je cherchais en moi les traces de cette incapacité à choisir, traces que je décelais sans mal. Mais en fait voilà un père de deux enfants, dont un en bas âge, comme dirent les gendarmes, fils d'un père aveugle, d'une mère sans doute en petite forme physique. Sa jeune femme saura-t-elle s'occuper de tout ce petit monde ? Et puis ne risquent-ils pas d'être pris eux aussi ?

Extrait de la publication

Les enfants, la femme, les parents… Comment fuir en les laissant ?… Tout pèse sur Zacharie.

Ma mère m'a relaté une ultime discussion entre Faïghé, Zacharie et elle-même. Ma mère pousse donc Zacharie au départ. Zacharie hésite encore. C'est alors que Faïghé prend la parole et s'adressant à ma mère dit : « Toi tu es jeune, s'il est pris tu auras un autre mari, moi je n'aurai plus d'autre fils. » Dans l'esprit de Faïghé, le départ c'est l'aventure, l'aventure c'est le risque, le risque c'est la mort. Zacharie n'utilisa pas ses faux papiers ni les services du passeur. L'argent fut perdu et Zacharie aussi.

J'ai raconté en d'autres temps l'arrestation de mon père. Le bris de la porte palière, les agents qui se glissent par le panneau du bas fracassé et qui constatent qu'il est là debout en pyjama. Mon père dit à ma mère de les installer tandis qu'il s'habille dans la cuisine et de leur offrir un verre de vin. « Donne-leur quand même à boire »…

Ma mère supplie, dit qu'il est malade : « Regardez-le, il tremble de fièvre. » Et moi qui demande innocemment, des années plus tard : « Tremblait-il réellement de fièvre, maman ? » – « Mais non (haussement d'épaules), il tremblait de peur, qu'est-ce que tu crois ! » Mon frère me précisera quelques années plus tard encore : « Il se tenait au pied du lit en pyjama, une main passée entre deux boutons pressant son foie comme Napoléon, oui, c'était l'empereur, mais l'empereur de la trouille », puis il cria que lui, les coups dans la porte, il les entendait encore. Moi je n'entends rien, je ne vois rien, je suis cet enfant en bas âge qui pleure dans son berceau, dont l'un des agents note la bruyante présence sur son calepin.

Dans la cuisine, verres de rouge sur la toile cirée et larmes de ma mère, l'un des deux gardiens dira tristement : « Pourquoi être resté dans la gueule du loup ? » L'autre précisera : « Si c'était que de nous… mais un milicien attend en bas dans la cour… » Et ils emmenèrent mon père, gentiment. Ma mère

Extrait de la publication

dut correspondre avec lui et même aller le voir du haut d'une des fenêtres du café-hôtel qui donnait sur la cour du camp de Drancy, ils ont dû se faire des signes par-dessus les barbelés.

*

Une dernière historiette avant de clore cet inventaire. Je marche rue de Chabrol, rue où je suis né et rue d'où mon père a été arraché, je marche donc, j'ai entre douze et quatorze ans, un homme marche à mes côtés, un vieux, dix ans de moins que moi aujourd'hui. Il m'aborde, il me parle mi en anglais mi en yiddish. Il me dit que je suis un garçon juif, *a yiddish kint*, il veut me demander quelque chose, mais en moi quelque chose justement se cabre. Comment a-t-il reconnu que j'étais juif ? Je redresse la tête et presse le pas sans lui accorder ne serait-ce qu'un regard, je ne suis pas celui que vous croyez, monsieur. Il me dit que c'est beau d'être juif, qu'il faut être fier d'être juif. Je comprends tout, mais je fais comme si je ne comprenais rien et soudain la haine s'abat sur moi, c'est lui, LUI, mon père !

Il a refait sa vie là-bas aux USA, il n'ose pas revenir à la maison, il traîne dans le coin et il compte sur moi pour lui arranger ses bidons, il revient la gueule enfarinée après avoir laissé ma mère seule sans ressources nous élever et maintenant, maintenant que mon frère travaille, maintenant que ma mère s'est épuisée à la tâche, il reviendrait prendre sa place, glisser ses panards sous la table, causer aubergines ! Et je cours, je cours, je cours, le laissant seul sur le trottoir rue de Chabrol.

Je n'ai jamais su à quoi servait un père, je n'ai jamais eu l'impression d'en avoir perdu un et, quand je suis devenu père moi-même, je n'ai toujours pas su à quoi cela servait.

*

Pourquoi ai-je éprouvé le besoin d'écrire tout ça ? Sans doute parce que plus le temps passe, plus nous nous rapprochons des événements passés, de ces événements précisément, le temps ne fait rien à l'affaire. Les coups frappés dans les portes des pères résonnent de plus en plus fort dans les vieilles oreilles de leurs vieux enfants.

Maintenant, en guise de conclusion, je voudrais dire à tous ceux que la repentance démange que les ennemis que nous avons dû affronter, ma mère, mon frère et moi, ce furent aussi tous ces bureaucrates d'après guerre barricadés dans leurs bureaux hostiles, plongés dans une paperasserie inutile et qui nous renvoyaient toujours chercher un papier qui manquait. Ce fut cette République triomphante qui a choisi le déni et qui nous a fait croire que la fatalité nous avait frappés pour mieux nous cacher que nous étions les victimes d'un crime.

Ce fut toute cette monstrueuse indifférence qui nous condamna à la honte d'être pauvres et vaincus à jamais, ce fut… allons, allons, il suffit. L'inventaire est bouclé. Vous en savez autant que moi sur mon père ce héros, qui s'il avait été de nationalité française – grattouille la plume sergent-major – aurait eu droit à la mention « mort pour la France ».

Tant pis, merci, pardon, comme disait ma mère à propos de tout et de rien et surtout à propos de ça.

Paperasserie

Voilà… Voilà ce que c'est, de vivre dans le désordre… Partout des livres, des dossiers, des coupures de presse, le tout répandu au hasard sans classement ni rangement, si bien que pour trouver un livre que je sais avoir il me faut remuer ciel et terre avec des tonnes et des tonnes de vieux papiers, poussière en prime.

Ainsi, à peine avais-je terminé l'inventaire de « Mon père », cherchant des photos dans un tout autre but, je tombai en vidant un tiroir sur une chemise bleu ciel contenant une pincée de vieux papiers qui, pour être honnête, remettaient en question « Mon père », m'obligeant à en modifier la rédaction ou, pour le moins, à la compléter.

Examinons donc ces vieux papiers et tâchons de voir ce qu'ils nous racontent de plus précis.

Là encore je vais adopter la chronologie comme principe.

Premier document

Un rectangle de fin carton blanc de quinze centimètres sur dix environ titré *Camp d'internement de Drancy*, émanant de la *Préfecture de Police, Direction de la Police Générale*, sous-titré *Certificat de Résidence*. Ce certificat, comme tous les certificats émanant de la Préfecture de Police, est une sorte

Extrait de la publication

de carte prérédigée, le scripteur préposé n'ayant qu'à en remplir les vides.

Ainsi on peut lire après la formule « le nommé » : *Grumberg Zacharie*, en belles rondes administratives, « né le » : *17.12.1898*, « à » : *Galatz*, « de nationalité » : *roumaine*, *a été*, « est » étant barré, *interné au camp de Drancy du 22.8.41 au 2.3.43, date à laquelle il a été extrait par les Autorités Allemandes. Drancy, le 31 Mars 1943. Le Commandant du Camp.*

Suit un gribouillis indéchiffrable orné d'un tampon *Préfecture de Police* avec en circonférence *Camp d'Internement de Drancy – le Commissariat du camp.*

Un autre tampon, celui-ci orné des deux lettres R. F., ce qui me semble être les initiales de République Française, entouré de *Ville de Paris quartier Saint-Vincent-de-Paul*. En bordure droite du document, un tampon dateur bleu le certifie conforme à l'original : *Paris le 12 Avril 1943, le Commissaire de Police*, le tampon *R.F. St-Vincent-de-Paul* faisant foi.

À l'autre bord il est inscrit en toutes petites lettres, mais toujours calligraphiées avec élégance et soin, *Mad. Grumberg 34 rue de Chabrol Paris 11e*. Là il y a une légère erreur. Il s'agit du 10e et non pas du 11e. À Drancy le rédacteur, pressé sans doute par le nombre considérable de certificats de résidence à rédiger, n'a pas cru bon de vérifier l'arrondissement.

Certificat de résidence passée, le « est » barré remplacé par un « a été » fait de ce certificat de résidence à Drancy un certificat de passage par Drancy.

Arrivons au point qui pose problème : les dates. *A résidé à Drancy du 22.8.41 au 2.3.43.* Là nous sommes en contradiction totale avec les dires de ma mère et le souvenir familial. Un point cependant paraît acquis, admirablement formulé d'ailleurs : *extrait par les Autorités Allemandes.*

Extrait de la publication

Nicole Loraux, *Les Mères en deuil.*
Nicole Loraux, *Né de la Terre. Mythe et politique à Athènes.*
Patrice Loraux, *Le Tempo de la pensée.*
Charles Malamoud, *Le Jumeau solaire.*
Marie Moscovici, *L'Ombre de l'objet. Sur l'inactualité de la psychanalyse.*
Michel Pastoureau, *L'Étoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés.*
Georges Perec, *L'infra-ordinaire.*
Georges Perec, *Vœux.*
Georges Perec, *Je suis né.*
Georges Perec, *Cantatrix sopranica L. et autres écrits scientifiques.*
Georges Perec, *L. G. Une aventure des années soixante.*
Georges Perec, *Le Voyage d'hiver.*
Georges Perec, *Un cabinet d'amateur.*
Georges Perec, *Beaux présents, belles absentes.*
Georges Perec, *Penser/Classer.*
J.-B. Pontalis, *La Force d'attraction.*
Jean Pouillon, *Le Cru et le Su.*
Jacques Rancière, *Courts Voyages au pays du peuple.*
Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir.*
Jacques Rancière, *La Fable cinématographique.*
Jean-Michel Rey, *Paul Valéry. L'aventure d'une œuvre.*
Jacqueline Risset, *Puissances du sommeil.*
Denis Roche, *Dans la maison du Sphinx. Essais sur la matière littéraire.*
Charles Rosen, *Aux confins du non-sens. Propos sur la musique.*
Israel Rosenfield, *« La Mégalomanie » de Freud.*
Francis Schmidt, *La Pensée du Temple. De Jérusalem à Qoumrân.*
Jean-Claude Schmitt, *La Conversion d'Hermann le Juif. Autobiographie, histoire et fiction.*
Michel Schneider, *La Tombée du jour. Schumann.*
Michel Schneider, *Baudelaire. Les années profondes.*
Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple.*
Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire.*
Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa.*

Extrait de la publication

Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori.*
Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne.*
Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist.*
Jean-Pierre Vernant, *Mythe et Religion en Grèce ancienne.*
Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique.*
Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.*
Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya.*
Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes.*
Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde.*
Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois femmes en marge au* XVII*e siècle.*

Extrait de la publication